

à ses yeux, il n'est rien ; parce qu'elle sait que les hommes de sa trempe sont la honte et la faiblesse des partis ; parce que lui-même ne veut pas y aller. Non ! il n'ira pas à l'opposition ! Il ne rendra pas ce service au parti démocratique de l'abandonner et d'aller chercher ailleurs à faire son métier de *bravo*. Au contraire : il ouvrira boutique à St.-Roch, et continuera de se cramponner à la belle réputation de M. Huot et de s'en faire un refuge pour tirer sur les siens. Il gardera donc tout son fiel pour nous.

M. Darvean est venu au parti démocratique dans un moment de mauvaise humeur et de répudiation (de la part de son parti,) pour tout gâcher et tout compromettre. Nous l'avons accueilli ; il a semblé que pour lui nous avions oublié que tous les partis, quels qu'ils soient, se grossissent toujours de tous les mécontents, de tous les transfuges et de tous les traîtres ; bref, nous avons été lâches à ce point, que ses querelles les plus infimes ont été épousées par nous, que son journal était l'organe du parti sans aucun désaveu de notre part.

Maintenant il vient chercher un asile chez ceux qu'il appelle les vrais démocrates ; pourquoi faire ? Du scandale sans doute. Oh ! non ! du journalisme ! Du journalisme, lui ? Quand en a-t-il fait ? Où sont les questions qu'il a traitées ? Les idées, les questions les plus belles ont passé devant ses yeux sans qu'il y ait pris garde. Quelle mesure a-t-il gardée dans l'appréciation des hommes et des choses ? Aucune. Voyez ses articles sur la Commission du Havre, écrits sans jugement et sans consulter ses amis, et les plus intéressés encore. Qu'a-t-il prêché ? Des accommodements avec le ministre Cartier-Macdonald qui firent venir quelques annonces à son journal. Quel point a-t-il gagné ? Nos partisans les plus sincères et les plus vaillants ont été maltraités, déchirés, et il a ravivé des haines entr'eux qui ne sont pas prêtes à s'éteindre. Quelle réforme a-t-il demandée ? La destitution de M. Pierre Gauvreau ! Le gouvernement n'a pas d'énergie, suivant lui : qu'il lui serait doux de voir des centaines de destitués sur le pavé et sans pain ; cela conviendrait si bien au caractère de ce Marat des destitutions en masse !

Ah ! nous les avons pesés ses prétendus services à la cause démocratique ! Nous savons ce qu'ils sont et ce qu'ils valent : des rancunes toujours vivaces, des haines toujours entretenues ! Ah ! nous savons depuis longtemps qu'il sait se faire un gagne-pain de tout cela !

Donc aujourd'hui il vient reprendre son ancienne tactique de passer pour un démocrate pur et de mander encore à M. Huot de le laisser envelopper sa chétive personnalité, pour ne pas choir tout-à-fait, dans les plis de cette forte popularité. M. Huot, nous en sommes certains, ne permettra pas que l'on joue ainsi avec son nom, lui, qui, grâce à un trop bienveillant silence, a laissé croire au public qu'il se montrait conciliateur partout ailleurs que dans la *Réforme*.

Mais c'est assez pour aujourd'hui. Je ne manquerai pas de vous faire l'histoire de ce traitre quand j'en aurai le loisir et, d'ailleurs, les occasions ne manqueront pas. C'est une protestation, et vous serez, je n'en doute pas, satisfait qu'elle vous vienne d'un enfant de St.-Roch, le champ le plus vaste d'exploitation de M. Darvean.

J. AUGER.

Cette correspondance que M. Jacques Auger a mis quinze jours à produire, et de la publication de laquelle il m'avait notifié en se gourmant comme ces volatiles que le rouge effraie, n'est certainement pas irréfutable.

D'abord je m'occupe fort peu de ce que l'opposition ou le ministère pense de moi,

mais à coup sûr je suis, aux yeux de la première, autant sinon plus que peut paraître M. Auger ; et si j'en juge par tout le mal que disent de lui les politiciens de la rue Desjardins, pour le compte desquels il combat si fortement aujourd'hui, et qui, s'ils le peuvent, l'écraseront comme ils l'ont calomnié, il n'est certainement pas regardé comme un ministériel bien digne de valeur et, surtout, de confiance. M. Auger paraît avoir oublié que quand il fut question de le nommer juge de paix, ces mêmes hommes qu'il courtise aujourd'hui, ont remué ciel et terre pour l'empêcher d'être nommé à cette charge. Il y a plus : ils l'ont représenté aux ministres comme un homme indigne d'être magistrat ! Hélas ! *quantum mutatus ab illo !*

Je n'ai jamais fait le métier de *bravo*, je laisse cette besogne ridicule à ceux qui, dès qu'ils ont écrit quelques lignes, le disent à tous les passants, font force saluts même à ceux qu'ils ne connaissent pas et semblent leur dire : "Avez-vous lu la fameuse correspondance ? c'est moi qui l'ai écrite !" Puis ils s'en vont tout gourmés, et en trotinant, ruminer quelques nouvelles intrigues.

Je ne me suis jamais cramponné à la réputation de M. Huot, et je n'ai jamais tiré sur les siens, mais sur ses ennemis qui sont un peu les miens, je crois, puisqu'ils sont ceux du parti libéral auquel j'appartiens. Ces ennemis se composaient parfois d'hommes qui, comme M. Auger, mettent un masque pour attaquer dans l'ombre.

Je laisserai tout mon fiel à M. Auger qui n'a pas assez de sien, si l'on en juge par le nombre de victimes qu'il a déjà faites ou qu'il voudrait faire.

Je n'ai jamais appartenu au parti cauchoniste, comme l'insinue M. Auger. Ma *Lecture* sur la *Nationalité Canadienne* ayant été goûtée par les écrivains du *National* sur lequel ils la publièrent, je fis connaissance ainsi avec les principaux hommes du parti démocratique dont les principes se trouvaient être les miens. Ce fut là mon début dans la vie publique. Jusqu'à cette époque je ne m'étais jamais mêlé de politique. Mon parti ne m'a donc pas répudié.

Le parti démocratique n'a pas épousé mes querelles, mais j'ai pris fait et cause pour lui contre tous ses adversaires, auxquels individuellement je n'avais rien à reprocher, et qui sont devenus aussitôt les miens.

Quand je fus obligé de publier l'*Observateur* pour me défendre contre des attaques aussi injustes qu'atroces, je n'ai jamais proclamé mon journal comme étant l'organe du parti démocratique,

M. Auger ne voit dans mon obstination à revendiquer mes droits et à ne pas me laisser piller, qu'un moyen de faire du journalisme